

**Patrick De Friberg**

# **LE CODEX DES ESPIONS**

**French Pulp Éditions**

**Espionnage**



© French Pulp éditions, 2016  
49 rue du moulin de la pointe  
75013 Paris  
Tél. : 09 86 09 73 80  
Contact : [kim@frenchpulpéditions.fr](mailto:kim@frenchpulpéditions.fr)  
[www.frenchpulpéditions.fr](http://www.frenchpulpéditions.fr)  
ISBN : 9791025104156  
Dépôt légal : juillet 2018  
Couverture : © Véronique Podevin

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique interdit toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Préface

« Les plans les mieux conçus des souris comme des hommes s'effondrent souvent, nous laissant dans la douleur et l'effroi là où il n'y aurait dû y avoir que joie. »

Ainsi s'exprimait, dans un vers dont Steinbeck ferait plus tard le titre de l'un de ses plus célèbres romans, le poète écossais Robert Burns. Et c'est bien cela que Patrick de Friberg démontre brillamment dans *Le Codex des espions*, roman dans lequel il s'attache à isoler ce moment précis où les stratégies les plus sophistiquées conçues par les appareils d'État et les plans les plus tordus imaginés par les services secrets achoppent sur cette part d'irréductibilité qu'est le facteur humain.

Dans un monde où la politique est régie par les chiffres et les statistiques et où l'espionnage se limite hélas bien trop souvent à la collecte de renseignements techniques purement quantitatifs, il faut sans doute remercier de Friberg de nous rappeler ici que ce sont finalement les hommes qui font l'Histoire, et que la Vérité ne se confond jamais entièrement avec la somme des faits avérés.

Percy KEMP



Ce roman est une fiction.

Tous les événements et les personnages sont imaginaires, ainsi que les lieux et les dates dont s'inspire l'auteur.

La réalité est souvent plus sombre.



*Au réveil, l'histoire était là. Il ne manquait qu'un titre.  
Un sourire, et tu me l'offrais.*

À Véronique Anger,  
Mon épouse.





## **Grottes de Mylapore près de Madras, Inde, an 72**

« Je suis Didyme Jude Thomas, le jumeau, apôtre et fidèle de Jésus, le crucifié ressuscité des morts.

Je suis l'apôtre du Très-Haut, celui qui a reçu de Lui des paroles cachées<sup>1</sup>. Je suis le fidèle des fidèles, envoyé en pays d'Orient pour construire son palais et préparer le retour de mon Seigneur.

Le Sauveur m'a parlé.

“Écoute ; je te révélerai ce que sait ton cœur : comme l'histoire dit que tu es véritablement mon jumeau et mon compagnon ; comme il t'appellera à jamais mon frère.”

Moi, Thomas, premier évêque d'Orient, peux témoigner que le cinquantième jour après la Résurrection de Jésus, le dixième après son Ascension près de son Père, les apôtres avaient quitté la colline des Oliviers, à moins de quatre stades de Jérusalem. Ils étaient retournés en ville, rassemblés en prière dans la chambre haute de la maison de Marie, quand l'esprit de Dieu leur apparut.

Ce jour-là, il y avait Pierre, Jean, Jacques, André, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Jacques, fils d'Alphée, Simon le Zélote, et Jude, fils de Jacques.

Il y avait Marie, les femmes et les frères de Jésus<sup>2</sup>.

Il y avait aussi Mathias de Bethléem, qui devait effacer des mémoires le nom de Judas l'Ischariote pour reprendre sa charge comme nous l'avait prescrit Jésus.

---

1. Un texte syriaque appelé « Évangile de saint Thomas » a été trouvé en 1945 à Nag Hammadi en Haute-Égypte. Le manuscrit daterait du IV<sup>e</sup> siècle mais des fragments en grec seraient issus des premières décennies du christianisme.

2. Actes des Apôtres, I, 13-14.

“Que sa maison reste vide et que personne n’y habite, que Mathias reprenne sa mission.”

Je te le dis, Mathias fut Judas comme Judas était Mathias. Sans lui, sans son réseau, sans son intelligence contre l’occupant et ses serviteurs, jamais nous n’aurions fait connaître au monde la Vérité. C’est par sa science de la guerre et l’Ombre qu’il nourrit la paix et la Lumière.

Après le miracle de l’Esprit et de la langue, Marie, notre Mère, vint nous trouver. Elle avait reçu de Jésus la mission de transmettre aux Douze ses derniers ordres terrestres, une fois seulement après qu’ils ont été éclairés par l’Esprit.

Nous chauffâmes les lettres de vinaigre à la flamme des bougies, comme Judas nous l’avait enseigné et enfin les mots apparurent. Nous tremblions et pleurions en lisant les derniers mots de notre Seigneur. Chacun, et même, Mathias avait reçu son vélin.

Moi, le sceptique, moi, l’aimé, je bondis de joie et d’entrain en lisant ma destinée dans les quelques lignes laissées à mon intention. Je devais me préparer à quitter ma terre bien-aimée pour répandre la Bonne Nouvelle à tout l’Orient.

Autour de moi, dans les lueurs de l’aube naissante comme la promesse d’un monde nouveau, je n’oublierais jamais le tableau de notre dernier repas en commun.

Les apôtres commentaient toujours, riaient enfin, pleuraient encore.

Jean était assis, la tête posée sur la jambe de Marie qui nous surveillait tous, si bienveillante. Philippe et Barthélemy parlaient à voix basse en regardant André qui n’arrivait pas à sécher ses larmes.

À l’un était confié l’Asie Mineure, à l’autre l’Arabie et la Perse, au troisième le pays des Scythes.

À André, le long voyage vers les Nordiques.

Simon, le Zélote, gardait son air sombre d’exalté. Il resterait la main révolutionnaire du groupe et partirait en Perse pour une première mission secrète sous les instructions de Mathias. Formé par Judas l’Espion, il reprenait l’instruction de ses réseaux, ce long travail vers l’évangélisation du monde.

Jude, le courageux, regardait le soleil embraser les toits de Jérusalem.

Il nous tournait le dos. Il abandonnerait sa famille et ses enfants pour se rendre en Syrie et en Mésopotamie.

Enfin, Jacques, mon frère, serait laissé auprès de sa mère pour la protéger de la marée haineuse des Pharisiens ligués contre la Parole nouvelle. Il servirait d'agent de liaison entre nous tous.

Quant à Mathias, le vertueux, il retournerait la Judée contre les Romains et convaincrerait les plus orthodoxes des Hébreux en les ralliant à la nouvelle foi.

Je te le dis, il est le meilleur d'entre nous, le seul à n'avoir jamais douté, le premier à avoir compris. Il saurait faire oublier Judas, resterait dans nos cœurs celui qui permit le dessein de Dieu.

Plus tard, Pierre, celui sur lequel repose la destinée des croyants, nous enjoignit de lui rendre les lettres. Nous étions investis de la force de l'Esprit qui nous offrait la mémoire, exacte et sanctifiée, avec tous les détails de l'exégèse de l'enseignement du Christ. Il ne désirait pas que les écrits du Seigneur, offerts à ses disciples seuls, soient transmis hors du cercle éclairé pour que nos ennemis puissent s'en servir, plus tard.

Ils auraient alors la preuve de la sédition à l'autorité d'un César romain ou d'un cénacle juif.

Déjà, nous savions le futur, nous connaissons la force de celui qui voudrait parler à notre place sans avoir vu, après nous avoir persécutés. Nous savions en effet que bientôt, sur la route de Damas, viendrait Paul, le politique.

Il voudrait savoir et Pierre l'en empêcherait. Il voudrait convertir les gentils et Pierre s'y opposerait, s'ils ne changeaient pas leurs idoles païennes et leurs pratiques impies en celles prescrites par les textes de nos pères, et des pères de nos pères, depuis que Joseph permit au peuple de traverser le désert.

Pierre me confia la charge de "faire disparaître" les textes, avant son départ pour Rome, alors que nous nous étions tous embrassés pour ne plus nous revoir.

Que Dieu me pardonne d'avoir suivi à la lettre le commandement du premier d'entre nous. Je ne fis jamais le geste insensé de la destruction. Mathias me convainquit du contraire. Je n'ai pourtant pas désobéi. J'ai "fait disparaître", comme ordonné par le chef de mon Église, les reliques de Jésus. Je les ai retirées loin de tout regard en gardant avec moi, cachés par la science de Judas, les courbes et les déliés de l'Écriture sainte.

À ma mort, je veux que les lettres soient gardées en lieu sûr pour que l'ordre de notre premier évêque soit suivi sans équivoque jusqu'à ce que l'Esprit juge le temps

venu de faire connaître aux hommes le message divin dans toute sa vérité, dans toute l'étendue de son exégèse, jusqu'aux détails de la doctrine qui nous a conduits dans la marche éternelle de la nouvelle Église. Les descendants de Mathias qui fut Judas se verront offrir la mission de garder ce secret.

Sur le palimpseste de Judas, le vinaigre a depuis longtemps disparu aux yeux des non-initiés. Il est recouvert par le récit de la vie et l'enseignement du Christ, comme je peux le relater. Les douze ordres de mission sont réunis en un seul document.

Je pardonne aux bandits qui m'ont transpercé dans mon sanctuaire. Ils ne connaissaient pas la Vérité, ils sont des brebis égarées que mon sacrifice sauvera<sup>3</sup>.

Fais parvenir cette lettre aux sept Églises de l'Orient et prenez soin des douze reliques, car Jésus a dit : "Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort."

Toi, mon fils, toi qui recueilles ces mots de la bouche d'un mourant, tu attesteras que ma vie terrestre ne fut rien d'autre qu'un témoignage continu, pour que le Seigneur Jésus-Christ m'accepte auprès de lui et me garde en son cœur universel. Va aux pays des Varègues, trouve les fils de Judas, qu'ils protègent le Codex et forme tes successeurs, pour l'éternité. »

---

3. Selon *La Légende dorée*, Thomas fut transpercé par les lances des soldats du roi local alors qu'il priait dans une grotte de la région de Madras, en Inde, en 72 après J.-C.

# Chapitre 1

## Kharbin, avril 1920

— Le printemps n'est pas de ce monde, chuchota-t-il pour lui-même, désespéré.

La glace et la neige cachaient encore les corps squelettiques, enfants et mères mêlés aux décombres des derniers bombardements des armées Rouges. La guerre, la saison, l'abandon de toute humanité étaient noyés dans les fumées des charniers, des viandes de chevaux découpés par les mitrailleuses et des quelques rats, trop gras des restes abandonnés par la folie des puissants, mais bientôt rôtis par les affamés.

Son regard perdu ne captait que la rue encombrée des charrettes des mercenaires chinois qui aidaient les troupes russes à renforcer leurs défenses. Les bolcheviks étaient aux portes de la ville, alors qu'on les croyait repoussés vers le nord. La nouvelle venait de tomber et personne ne semblait s'en inquiéter. Le curseur de l'horreur et de la mort avait été cassé depuis déjà trop de semaines, de mois peut-être. Une guerre fratricide, manipulée par les cours européennes, ces cousins avides à la perspective d'un héritage à raffler.

Le jeune aspirant – il faisait fonction de secrétaire et d'aide de camp – se détourna des images de la foule pressée pour se concentrer sur les paroles du général. Ce dernier fulminait en arpentant la pièce de long en large. Si sa migraine empirait, il serait bientôt invivable.

Il n'osa même pas penser au lendemain : l'alcool commençait à manquer.

— C'est un gâchis ignoble ! – Le général avait la voix forte et roulait les « r » à la Clemenceau. Une nouvelle trahison des Anglais ! Ils ont été les égoïstes de la paix russe, après l'avoir empêchée en assassinant Raspoutine. Le roi George V a décidé de laisser la Russie aux mains du diable pour se sauver de la grande marche

de l'armée de son cousin allemand. Ils vont se jeter sur les restes avec l'excuse de leurs oripeaux génétiques. Et cette migraine qui me reprend encore !

— Je vous sers un cordial, mon général ?

Il restait un peu de cognac et le général Janin était écrasé par le découragement. Il n'était qu'un militaire et le grand jeu de la diplomatie l'avait lassé. Il s'apprêtait à répondre quand des cris retentirent. Ils venaient de la rue, à proximité de la maison.

— Mon Dieu, mais laissez-moi passer ! Je vous en supplie ! Je dois rencontrer le général Janin au plus vite !

L'aspirant revint vers la fenêtre. Le général le rejoignit. L'exhortation arrivait à peine à couvrir les injures et les ordres des Chinois qui protégeaient la porte de Janin. L'intrus avait un accent suisse très prononcé, malgré l'excellent russe qu'il hurlait à la tête des janissaires.

Le général Maurice Janin, les cheveux blancs et la moustache de Cosaque, s'approcha encore plus et reconnut le personnage. Pierre Gilliard, presque un compatriote. Un intellectuel qui avait accompagné le couple impérial dans sa captivité depuis Moscou jusqu'à Tsarskoïe Selo, Tobolsk, puis enfin à Iekaterinbourg où il avait échappé miraculeusement au massacre qui avait décimé la famille de Nicolas Romanov, l'ancien tsar de toutes les Russies.

— Dites-moi, lieutenant, ne serait-ce pas le précepteur du tsarévitch ?

— C'est lui, mon général. Pierre Gilliard, célibataire, genevois, peut-être un espion de la coalition. Il est donc vivant.

L'aspirant se souvenait de la démarche pressée et studieuse du professeur accourant aux demandes de l'enfant roi tirailé entre les jupes de sa mère et les drogues du moine Raspoutine. il était frêle, la barbe à la mode de l'après-guerre, pointue et taillée, il sautait et criait pour se faire remarquer par les habitants de la maison.

Il avait l'allure des réfugiés qui peuplaient Kharbin, coincés entre les guerres chinoises et la révolution russe, dans ce coin de terre protégé par un Français sans armée. Il avait les habits défaits. Ses seules richesses tenaient dans un double sac en cuir, comme ceux qui équipent les chevaux postaux, et qu'il portait en bandoulière.

— Faites-le entrer, lieutenant. Ne le laissons pas aux mains de nos braves Tonkinois, ils ont faim, ils finiront par le bouffer.

L'ordonnance ouvrit la fenêtre et hurla dans un russe policé au chef du détachement de protection de laisser passer le Suisse. Un retour du vent du nord et l'odeur

des brasiers le firent tousser. Il n'était toujours pas habitué à la puanteur des charniers russes, au contraire de son chef, rescapé des tranchées de la Marne et de l'Yser, qui avait, depuis la guerre, soulagé les maux hérités de l'ypérite par un alcoolisme qu'il ne pouvait plus cacher.

L'homme qu'il fit entrer dans la pièce qui servait de salon de réception, de bureau et de chambre avait les traits tirés et une cicatrice infectée sur la joue gauche. L'aspirant le fit asseoir et lui tendit la propre fiole de cognac du général. L'homme tremblait quand ses doigts enflés par les engelures s'agrippèrent à la bouteille. Il regardait fixement Janin sans jamais prendre conscience de la présence du secrétaire.

— Merci, mon général. J'ai fait la route à pied depuis Iekaterinbourg. Trois mille kilomètres ! Ils m'ont poursuivi, j'ai échappé plusieurs fois à leurs assassins. Je vous en prie, il faut que vous m'aidiez !

Le civil portait des bottes d'officier de l'armée russe d'un excellent cuir qui juraient avec ses loques de voyageur fatigué.

*Peut-être même celles du tsar*, pensa le général.

Au-dehors, un obus siffla au-dessus de la maison. Ils baissèrent la tête, fermèrent les yeux et attendirent le choc, mais la munition n'explosa pas.

— Saloperie de matériel de contrebande vendue aux bolcheviks par les pires des trafiquants. Soyez sans crainte. Un prochain tir fera exploser le canon qui vient d'ajuster notre position.

L'aspirant s'était rué vers la fenêtre. Le projectile était tombé sur une charrette et avait tué du même coup son conducteur ainsi que la pauvre bête qui la tirait. Les Chinois riaient de la situation en criant à la foule de débarrasser la rue déjà trop encombrée. Les gens se jetèrent sur le cheval, dépecé en quelques minutes. Il ne restait que le crâne, sans les joues, mets trop appréciés pour être abandonnés.

— Des mouches à merde. Dans cinq minutes, il n'y aura plus trace de la vie de ce malheureux non plus. J'ai peur de comprendre ce qu'ils ont fait du corps. Il est frais et l'hiver peut le protéger de la pourriture. Méfiez-vous des cantines, mon vieux. Méfiez-vous de la bouffe des Chinois. Je vous dis ça, mais ce sont les seuls à nous offrir des dîners frais.

Derrière le général, l'ancien professeur des Romanov hoqueta de dégoût et renifla. Le militaire français s'approcha plus près de lui.

— Vous êtes le précepteur suisse du petit tsarévitch, Alexis Nikolaïevitch ? Vous aviez disparu pendant près de trois ans. Je n'ai qu'une question : y a-t-il des survivants ?

La question redondante des diplomates non britanniques qui s'inquiétaient que la lignée des Romanov soit interrompue, alors que la couronne d'Angleterre, par son droit du sang, avait une solution évidente au remplacement du tsar, son cousin.

L'homme s'était effondré sur le divan, la tête entre les genoux. Il souffla longuement. Après quelques secondes, il se releva et tendit sa pochette de cuir au général. Des larmes coulaient sur ses joues.

— Les Medvedev les ont massacrés dans une cave de la maison Ipatiev. Une véritable boucherie, même les filles ! Même le Dr Botkine ! Ils refuseront de dire la vérité. Mais, j'étais présent ! Ils m'ont épargné parce qu'ils avaient besoin de bras. J'ai dû les aider à porter les amphores d'acide pour détruire les traces de leur ignominie et puis je me suis échappé dans les bois à la faveur de la nuit. Ils avaient tant bu ! Ensuite, ce fut des mois à errer au milieu de la guerre civile... Les assassins étaient saouls et se sont partagé les restes des habits de la famille. Le jeune Plotnikov expertisait les bijoux sur les corps encore chauds. Ils riaient en se les disputant. Vous n'imaginez pas ce qu'ils ont fait des corps de la tsarine et de ses filles... Je voudrais partir en Suisse, maintenant, mais je veux témoigner de l'horreur.

— Il y a une enquête ?

— Le juge Sokolov<sup>4</sup> demande mon aide. Il m'offre l'impunité. Je peux donc demeurer en Russie.

Il tremblait et il tendit à nouveau le bras chargé de la sacoche. L'aspirant s'avança. Son chef l'arrêta d'un geste de la main. L'ancien précepteur continua, presque un murmure :

— Tout est là. Il — enfin, le tsar —, juste avant de mourir, m'a demandé de prêter serment pour protéger son trésor. Je l'ai volé au nez et à la barbe des bolcheviks. Vous seul, mon général, pouvez me sauver en emportant le secret en France. Je vous recontacterai à mon retour à Genève.

Il s'était levé. Il poussa les documents sur la poitrine médaillée du général qui ne faisait rien pour s'en saisir.

— Vous étiez en effet suivi, monsieur.

---

4. Juge chargé par l'amiral Koltchak d'enquêter sur l'assassinat de la famille impériale. Il meurt en 1924, peut-être empoisonné par les bolcheviks.



L'aspirant montrait un groupe de mercenaires russes qui approchaient en courant, habillés dans ce mélange d'uniformes et de guenilles qui permettaient difficilement de faire la différence entre les rouges ou les blancs, les pillards opportunistes ou les héros rescapés des batailles. Ils allaient bientôt être au contact de la foule qui se tenait devant les Chinois. Ils regardaient vers la grande fenêtre et ne pouvaient avoir manqué la scène qui se déroulait dans la pièce. Janin se saisit alors du cartable de cuir, le levant haut, au-dessus de ses cheveux, pour que, de la rue, tous comprennent que le Suisse n'en était plus le propriétaire.

— Je pense que vos poursuivants ont appris que la France est désormais la seule dépositaire de vos précieux documents. Vous pouvez rejoindre votre juge Sokolov sans crainte. Je retournerai bientôt à Paris. Lieutenant, ma migraine a disparu, à croire que la sacoche est un sacré médicament. Vous y avez mis de l'eau bénite de Lourdes ?

Dans la rue, les Chinois s'étaient rapprochés du groupe de soldats sans uniforme, les armes levées, mais ceux-ci, après un rapide conciliabule, partirent vers la sortie de la ville. Les Chinois lancèrent dans le blizzard des quolibets que personne ne comprenait et qui ne firent rire qu'eux-mêmes.

Le soir même, un colonel de cavalerie en grand uniforme, les bottes impeccables et la cravache tenue par des gants beurre frais, estafette de l'ambassade de France, arriva par l'avion de Pékin, un petit bimoteur piloté par un mercenaire américain qui se posa dans la rue principale, au milieu des cris et d'une débandade générale.

L'officier annonçait que le général de brigade Maurice Janin était relevé de ses fonctions et qu'il était demandé d'urgence à Paris pour s'expliquer sur l'accusation de complicité dans le meurtre du général Koltchak, le 7 février 1920.

Aucun Français n'était nommé à sa succession. L'avion avait à peine décollé, avec ses trois passagers et les deux malles du général, que les Chinois avaient disparu. Les Rouges prirent la ville sans défense, brûlèrent tout, et tous remontèrent vers Moscou.

La France, soumise à un nouveau Président dépressif, Paul Deschanel, manœuvrée par une présidence du Conseil et une majorité de la SFIO, abandonnait le combat contre le parti de la révolution russe. Cette politique favorable aux discours antit-saristes fut renforcée par l'arrivée du cartel des gauches et la méfiance vis-à-vis du

renouveau du nationalisme allemand. L'histoire bousculait les alliances de la Grande Guerre. Les prémices d'une nouvelle déflagration mondiale étaient posées.

La sacoche du précepteur suisse rejoignit les valises de documents des derniers jours de la famille impériale et plus de trois cents reliques confiées par les derniers témoins de l'Empire. Le jeune aspirant, secrétaire du général destitué, puis innocenté, reçut la charge de protéger, avec les derniers témoignages à la maison Ipatiev, une poignée de pages de vélin, calligraphiées en onciale grecque.

Elles appartenaient au Codex offert par le monastère Sainte-Catherine-du-Sinaï à Alexandre II, grand-père du dernier tsar.

Par le hasard d'un voyage d'agrément, comme un touriste ramène un souvenir d'un voyage, le parchemin avait suivi en Russie un jeune Allemand amateur d'histoire ancienne, le baron Constantin von Tischendorf<sup>5</sup>. Il n'avait aucune véritable idée de sa trouvaille qu'il jugeait intéressante par son seul et riche travail d'enluminures. Un objet qui ferait sa fortune en salle des ventes.

En revanche, pour nombre de religieux initiés, dont le moine Raspoutine, qui l'avait exhumé de la bibliothèque personnelle de l'impératrice, il s'agissait de la première bible grecque et sa révolutionnaire introduction à la doctrine chrétienne, directement captée des préceptes du premier évêque d'Orient et disciple du Christ, Thomas.

Nicolas II, quand il avait remis la relique à Pierre Gilliard, espérait seulement que ces pages sacrées, en une dernière magie préapocalyptique, sauveraient sa dynastie en terrassant le Mal bolchevique.

Il n'y eut aucun miracle. L'histoire continua son œuvre de destruction et de création. Le trésor du tsar resta en France, jusqu'à ce que l'armée allemande, dans sa quête des richesses de l'Europe et des trésors des religions les plus anciennes, le rapporte en 1944, avec la débâcle de ses soldats, vers les coffres des réserves nazies en Allemagne.

Quelque temps plus tard, les Russes sauraient tirer parti de sa découverte dans une cave fortifiée de Berlin-Est.

Le Codex de Judas et son secret étaient de retour en Russie, le pays des Varègues.

---

5. Le *Codex Sinaiticus* est visible à la British Library.